

La trilogie de la faim de Neel Doff, une vie traversée de littérature

ESTRELLA DE LA TORRE GIMÉNEZ
UNIVERSIDAD DE CÁDIZ

On n'a jamais décrit avec plus de force ce que peut être la faim; je ne vois que le *Buscon*, de Quevedo, qui puisse rivaliser sur ce sujet avec *Jours de famine et de détresse* (Bernard, 1975; 116)

Neel Doff constitue un des cas les plus singuliers de la littérature francophone européenne. Hollandaise d'origine, ne connaissant d'autre langue que le hollandais jusqu'à l'âge de 20 ans, elle est obligée par des circonstances familiales de s'installer à Bruxelles à 17 ans et d'apprendre le français, langue qui deviendra, avec le temps, son seul moyen d'expression comme écrivain.

Personne n'aurait pu la convaincre quand elle habitait les caves immondes des impasses d'Amsterdam, ou quand elle fréquentait les rues de Bruxelles à la recherche de clients qui voulaient acheter son corps pour nourrir une famille affamée, qu'avec le temps, elle deviendrait une écrivaine reconnue d'une bonne partie de l'intelligentsia française, de personnalités du monde des lettres comme Gustave Geffroy, Lucien Descaves ou Mirbeau qui firent l'impossible pour lui décerner le prix Goncourt en 1911, ou qu'en 1930 elle serait proposée pour le prix Nobel de littérature.

Elevée au sein d'une famille où, malgré la misère et la saleté qu'elle produit, la beauté était le sujet préféré des conversations, Neel Doff, en 1911, à 53 ans, libérée enfin des soucis matériels et ayant acquis une situation sociale aisée, se décide à émuler ses idoles d'enfance et de jeunesse, le grand Rousseau ou Dostoïevsky, et publie un premier récit intitulé *Jours de famine et de détresse*. A partir de là sa production littéraire ne s'arrêtera qu'en 1937, cinq ans avant sa mort.

A l'occasion de la publication d'un de ses récits, *Elva*, Neel Doff avouait à Frédéric Lefèvre:

Dans *Elva*, qui paraît aujourd'hui, il n'y a aucune invention ni même aucune transposition, pas plus que pour les trois quarts de *Jours de famine et de détresse* et pour la plus grande partie de mon oeuvre (*Les Nouvelles Littéraires*, 1929).

Il est difficile de discerner quelle est dans la production littéraire de Neel Doff, la part de l'expérience personnelle et de la fiction littéraire, mais la chronique minutieuse et féroce de la dégradation physique et morale de la famille Oldema, résumée dans *Jours de famine et de détresse*, *Keetje* et *Keetje trottin*, l'a décrite avec une sincérité et une simplicité qui tiennent plus du témoignage que de la littérature. Pour Neel Doff l'imagination ne consistait pas en l'invention, mais à s'enfoncer dans les souvenirs d'une réalité vécue et à reformer cette réalité en la centrant autour d'un sentiment. Pour elle, ce sentiment était la pitié pour les misérables.

Au cours de son entretien avec Frédéric Lefèvre de 1929, Neel Doff évoquait les circonstances dont elle s'inspira pour rédiger *Jours de famine et de détresse*:

Un jour d'hiver - j'habitais alors Anvers, j'assistais de ma fenêtre au spectacle que j'ai dépeint sous le titre *Vision* aux premières pages de *Jours de famine*. (...) En voyant ce gamin battu parce qu'il était misérable, j'eus une réminiscence très violente de mon enfance, je me souvins de scènes analogues dont mes frères avaient été les héros, les victimes (*Les Nouvelles Littéraires*).

Elle donnait des renseignements très précis du jour où elle se décida à prendre la plume et mettre par écrit ses expériences:

Je pris un crayon et de petits papiers, je me mis à écrire, et tout sortit en une fois, sans rature. Je m'en souviens comme si c'était hier: c'était le 28 février 1909, avenue du Sud, à Anvers (*opus cit.*)

Elle paraît nous inviter à croire que la réalité décrite dans ses trois récits n'est que sa propre réalité, transformée par l'éloignement temporel et par le fait même de l'écriture.

En 1946, Albert Ayguesparse, dans ses *Causeries autour des 'romans en Belgique'*, dira qu'à chaque fois qu'on l'avait confondue avec son héroïne, Neel Doff avait protesté violemment et qu'elle avait insisté sur le fait que rien n'était plus éloigné de la vérité, que comme la plupart des écrivains, elle s'était servie, pour écrire ses oeuvres, non seulement de son expérience personnelle, mais de ses souvenirs, et de sa connaissance des êtres. Ayguesparse conclura:

Il ne m'appartient pas de rechercher dans quelle mesure Neel Doff a fait appel à ses propres souvenirs, dans quelle mesure elle a fabriqué ses livres, ni s'il eût été souhaitable que, citant Gherardi, elle écrivit à la première page de son oeuvre, *Le je de ce livre n'est pas moi* (Ayguesparse, 1946).

Comme dans la plupart des récits qui se veulent des confessions, il est très difficile de savoir dans quel pourcentage la réalité de Neel Doff dépasse son univers

inventé. Nous ne pouvons pas dire que le contenu narratif des trois récits soit sans aucun rapport avec sa vie, mais ce rapport n'est pas tel que l'on puisse utiliser les éléments autobiographiques pour faire une analyse rigoureuse des romans. Il est évident que l'acte de Keetje, la protagoniste-narratrice, racontant sa vie passée, ne doit pas être confondu avec l'acte de Neel Doff écrivant ses trois récits. Ce sont les récits qui nous informent d'une part des événements qu'ils relatent et d'autre part de l'activité qui les met au jour. La connaissance que le lecteur aura des histoires narrées ne peut être qu'indirecte, médiatisée par le discours des récits.

Neel Doff dira avoir écrit son roman *Jours de famine et de détresse* pour venger son enfance et celle de tous les grelotteux. Sa trilogie de la faim, sera le récit d'un refus, d'une protestation. Le mot clé dans sa vie sera NON, mot qu'elle apprend des lèvres d'une petite française quand elle n'avait que dix ans. Sans arriver encore à comprendre quel sens ce mot pouvait renfermer, elle en fera, à partir de cet instant sa devise, le mot suprême de la protestation. Neel Doff sera la preuve vivante que ce n'est pas ce qui a lieu qui a le plus d'importance, mais celui qui le vit et l'interprète.

Elle ne se veut ni une idéologue ni une doctrinaire, mais tout simplement le peintre d'une réalité misérable:

Toute mon oeuvre est née de ma misère et cette misère qu'avec les miens j'ai endurée pendant vingt ans et qui m'a meurtrie pour le reste de ma vie, me rend sensible à toutes les misères du monde («Une heure avec Neel Doff». *Les Nouvelles littéraires*)

Ses trois romans ne seront qu'autant de tableaux réalistes de la misère subie par toute une famille à la fin du XIX^e siècle, une misère très riche en nuances:

Être malheureux de cette sorte, ce n'est pas seulement crever de faim, ce n'est pas pouvoir être propre, c'est être mal habillé, mal logé, ne pas pouvoir fréquenter des gens qui vous plaisent mais être au contraire réduit à des promiscuités déplaisantes (*Les Nouvelles Littéraires*, 1929)

Deux ans avant que le petit Marcel de *À la recherche du temps perdu* ait rencontré les beaux souvenirs de son enfance en mangeant une madeleine trempée dans le thé, Keetje va récupérer les siens en mangeant un simple morceau de fromage de Hollande:

(...) à d'infimes exceptions près, mes souvenirs, à moi, ne sont jamais ni exquis, ni poétiques. Toutes mes sensations les plus fraîches et les plus pures furent gâchées par la misère, l'ignorance et la honte. Ce n'est du reste pas en sentant une fleur, ni en goûtant un fruit, mais en mangeant du fromage de Hollande que je me suis souvenue d'une page de ma toute jeune enfance (*Jours de famine et de détresse*, 1911: 20)

Cet acte de mémoire involontaire lui fera revivre les occasions où une tante qui travaillait dans une *maison de prostitution* lui donnait les *reliefs de table de ces dames, entre autres des croûtes de fromage*.

Keetje Oldema, comme son sosie Neel Doff, pourra supporter toutes les dégénéralions qui accompagnent la pauvreté, sauf l'inexistence de la beauté, le manque de moments exquis qu'on puisse retenir à travers de beaux souvenirs:

Être pauvre, s'est surtout ne pas pouvoir étudier à sa guise, d'un mot, être séparé de la beauté sous toutes ses formes par mille obstacles, dont la plupart sont insurmontables (Lefevre, 1929).

La beauté deviendra son obsession et elle passera sa vie à la chercher, parfois cette recherche va se substituer à la recherche d'aliments. Neel Doff avait déclaré que sa mère était née pour être une poupée de luxe sans avoir jamais réussi, elle, comme son héroïne, arriveront à atteindre cette beauté qu'elles croyaient inaccessible en utilisant leur intelligence et un esprit de révolte qui les poussera à réagir face à l'adversité. Keetje Oldema sera toujours contente d'elle-même, elle saura échapper à un avenir malheureux grâce à sa beauté physique et à sa recherche de la beauté dans l'art et dans la littérature.

Les livres aidaient la petite Keetje à fuir sa réalité déplaisante, jusqu'au point de faire du héros d'un roman hollandais, *Wouterje Pietersen*, son ami, son confident, son fiancé:

(...) voilà que ce livre me remettait en plein dans mes visions et me donnait même un compagnon qui voyait et sentait comme moi, qui était un petit garçon d'Amsterdam, comme moi une petite fille... Il habitait le Noordermark, il avait l'accent d'Amsterdam (*Keetje trotin*, 1921, 102).

Avec lui, elle pourra supporter une réalité où elle commençait à connaître les injustices et l'incompréhension des autres, où elle commençait à se sentir différente:

Wouter, je suis malheureuse. Tout le monde dit que je suis niaise. À la maison, Mina entre dans des fureurs quand je fais des réflexions. Mon père également, lorsque j'emploie des mots que j'ai lus dans des livres; il prétend que je les invente, que personne ne parle ainsi, que ce n'est pas du hollandais... Hier, j'ai reçu une gifle (*Keetje trotin*, 196)

Le lecteur de Neel Doff est conduit à accorder plus d'importance à l'intrigue qu'au monde-même, celui-ci n'est qu'un décor construit par la romancière pour servir de cadre à l'histoire qu'elle raconte, il vient au second plan et c'est l'action qui se placera au premier rayon. L'univers sensible de l'espace et du temps devient un objet à considérer dans les récits pour mieux comprendre l'encadrement de l'héroïne. La romancière va restituer au lecteur le monde tel qu'il apparaît à la conscience de la protagoniste. Elle ne va pas renoncer au récit et aux personnages, il s'agira de narrer des conflits d'intérêt ou des intrigues amoureuses et de restituer les expériences sensorielles de la narratrice. Neel Doff pour rendre compte de la totalité de l'expérience perceptive de son héroïne passera de l'*impression* à l'*expression*, elle représente au lecteur le monde même tel que le perçoit Keetje.

La narratrice ne fera que raconter ce que l'héroïne observe, sa famille, ses voisins, ses amis, ses amants, mais aussi les espaces où s'est déroulée son existence. Cette découverte du monde se fera à travers le regard toujours attentif d'une femme à partir de son enfance la plus reculée, à l'âge de quatre ans, en passant par une adolescence et une jeunesse et se terminant dans une maturité, à quarante cinq ans. Tous les sens, vue, odorat, ouïe, toucher, saveur, seront concernés. Nous y trouvons une *primauté du sensible*. Tout en étant soumis à l'optique de la narratrice, le monde de Neel Doff est divisé, cassé en morceaux, constitué d'images séparées. *Jours de famine et de détresse*, *Keetje Trottin* et *Keetje* vont respecter la succession linéaire des événements mais la narratrice ne va pas suivre pas à pas une vie, elle l'attrape dans les moments qui ont laissé des traces dans sa mémoire. Les souvenirs s'organisent d'après un ordre préétabli, mais ils nous prennent par surprise, ils sautent les années pour nous renseigner à propos des expériences qui sont restées garées dans un coin de la mémoire jusqu'au moment de les mettre par écrit.

Le statut littéraire de la trilogie de Neel Doff est ambigu, ce sont des romans autobiographiques, pour adopter la terminologie d'Henri Godard. Elle a eu l'idée de les écrire à la première personne pour avoir la possibilité de nous proposer non seulement un tableau qui peindrait la réalité vécue par l'héroïne mais aussi un témoignage. Elle rend compte de sa propre vie et du sens qu'elle lui donne. La voix de Neel Doff auteur, se montre avec plus de clarté par l'emploi du JE. Celui-ci atteste une présence, non seulement celle de l'héroïne, Keetje, dont elle évoque les découvertes et les émois, mais celle d'un auteur qui, longtemps après, les traduit par des mots. Quand la narratrice évoque ses vieux souvenirs et qu'elle mesure l'immense espace de temps qui le sépare de tels moments passés qu'elle revit soudain avec intensité, elle trouve des accents auxquels le lecteur ne pourra pas être insensible.

La romancière a fait un sort aux moments essentiels de sa vie, à ces que Balzac appelait les *phases typiques* qui se retrouvent dans toutes les vies, et elle a construit la trilogie de l'enfance et de sa première jeunesse.

Le roman d'une enfance est, au dire de Colette, un sujet plus grand et plus difficile que le récit d'une histoire d'amour. Comment pénétrer dans le mystère de l'enfance quand c'est un adulte qui écrit, ses souvenirs doivent être trompeurs, souvent ils sont déjà des romans. Mais dans le cas de Neel Doff, ses malheureuses expériences enfantines et de jeunesse l'ont tellement marquée qu'elles ont laissé une empreinte indélébile dans sa mémoire. Au moment où elle prend la plume pour mettre par écrit une vie de souffrance et de misère, son existence n'a rien à voir avec celle qu'elle raconte. Elle est devenue une petite bourgeoise, propriétaire d'une belle maison de campagne, avec des domestiques, ayant acquis la reconnaissance des milieux littéraires. Sa vie a tellement changé grâce à ses efforts personnels, qu'elle voudra incarner dans Keetje Oldema l'héroïsme de la jeune fille qui, malgré des circonstances adverses, saura surmonter cette adversité aidée par son intelligence et une fierté qui lui fera repousser les sentiments les plus bas de cet univers misérable. Pour Neel Doff écrire sera une nécessité et un acte:

(...) un acte nécessaire, le plus souvent un acte révolutionnaire, un acte de révolte contre les bassesses et les médiocrités d'une existence si dure au plus grand nombre (Frédéric Lefevre: 1929)

Les allusions à l'âge de l'héroïne seront constantes, ses premiers souvenirs remontent à l'âge de quatre ans, moment que remémorent les premières pages de *Keetje trot-tin*; nous la quitterons à quarante cinq ans, déjà veuve de son premier mari, à la fin de *Keetje*. À travers les différentes péripéties qui composent *Jours de famine et de détresse* nous allons rencontrer une petite fille à cinq, sept, neuf... ans; pour passer après à ses douze et treize ans, première adolescence et premiers affrontements avec le travail, les déceptions, et la puberté, moments décisifs pour comprendre l'avenir de l'héroïne, recueillis dans *Keetje trottin* et qui annoncent les changements de status social que nous verrons se produire à partir de ses dix-sept ans à travers les pages de *Keetje*. La narratrice abonde dans les précisions temporelles de son âge pour bien montrer l'évolution d'une existence malheureuse. Les trois romans pourraient être considérés comme des romans d'initiation, l'héroïne apprendra à survivre en même temps que la narratrice nous raconte les expériences vécues; la fixation temporelle est nécessaire pour que le lecteur soit toujours au courant des avatars d'une vie depuis sa première enfance. Pour Neel Doff ce qui compte c'est l'évolution temporelle du personnage lui-même, nous ne rencontrerons jamais d'allusions précises aux dates où l'action se déroule, cela n'aura aucune importance car la misère est intemporelle, ce qui compte ce sont les expériences des êtres misérables et malheureux le long d'une vie.

La misère a ses lieux de prédilection pour s'épanouir et les grandes villes abritent les êtres misérables pour mieux les égorger et les humilier. Deux villes auront vu grandir Keetje, Amsterdam et Bruxelles. La première l'a accueillie jusqu'à ses dix-sept ans, puis elle a été obligée de la quitter pour aller renfermer sa jeunesse misérable dans la seconde.

Il est assez fréquent qu'une personne aime la terre qui l'a vue naître. Si cette personne est écrivain, elle fera volontiers intervenir cette terre, tout naturellement dans son oeuvre. Ceci est plus vrai, plus inévitable peut-être, quand il s'agit d'une ville plutôt que d'un coin champêtre, sans doute parce que, mieux délimitée dans l'espace et même dans le temps, la ville constitue une entité refermée sur elle-même, bien typée.

Elle fournit au conteur un décor bien défini, suffisamment cerné, plus favorable que d'autres à cette espèce d'osmose qui fait que les lieux agissent sur les êtres et même sur leurs actes les plus délibérés, en même temps que réciproquement ces actes, ou ces paroles, ajoutent quelque chose au cadre dans lequel ils s'accomplissent. Il y a là une véritable sacralisation de la ville par l'aventure qui s'y déroule.

La ville d'Amsterdam en tant que telle n'intéressera guère Keetje. Ni son riche passé historique ni ses monuments ne lui diront jamais rien; pour elle, Amsterdam restera toujours le monument de la misère humaine, le lieu où les enfants *s'étiolent*, où les jeunes filles se prostituent pour manger. Le regard adulte de l'héroïne ira à la recherche des coins qui l'ont vue grandir, elle ira à la rencontre des expériences vécues pendant son enfance dans les rues et les impasses de la capitale hollandaise.

La promenade, l'errance de la petite Keetje à travers les quartiers des bourgeois lui permettaient de contraster sa propre réalité misérable avec celle des êtres privilégiés qui n'étaient pas obligés de dire *Qui dort dîne* comme c'était habituel de le répéter chez elle. Pour l'héroïne de *Jours de famine et de détresse*, les rues, les canaux, les perrons des maisons, les ponts, les parcs d'Amsterdam restaient plus hospitaliers que la cave familiale d'une seule chambre où ne regnaient que la misère, la faim, les poux et les mauvaises odeurs. Elle préférait la Haute Digue qui avançait dans l'Y, là elle allait faire l'école buissonnière avec sa soeur Naatje. Dans cet endroit elles pouvaient rêver d'une nature qui venait rejoindre la ville, elles pouvaient y trouver des coquillages et des fleurs. Amsterdam restera pour toujours la ville d'eau. La petite Keetje ne pouvait pas concevoir de villes sans canaux, même si l'on en parlait dans les livres:

Quand je fis des voyages, je ne fis jamais qu'il y a des canaux dans les villes... Alors, qu'est-ce qu'il y a à la place de l'eau? Ce sont donc tout rues, et on n'a pas de barques qu'on fait avancer en poussant la gaffe? Et pas de marché sur l'eau? Et en hiver, quand il gèle, où va-t-on patiner et faire des glissades? (...) Ça ne doit pas être gai comme ici... Non, il faut revenir (*Keetje Trottin*, 135)

La ville d'Amsterdam se résumait aux quartiers connus, aux quartiers fréquentés, ceux où elle avait habité avec sa famille, seulement là elle se sentait sûre, à l'abri, malgré leur saleté et leurs mauvaises odeurs.

À quinze ans elle quittera Amsterdam et, au moment du départ, malgré les mauvais souvenirs, elle se rendra compte de son amour pour cette ville, jusqu'au point de se rendre malade:

L'état morbide de mes quinze ans avait donné à mon esprit une acuité qui me faisait comprendre toute l'étendue de notre misère, et j'aimais Amsterdam. Quand nous passâmes sous le pont de la Haute-Ecluse de l'Amstel et que la ville resta derrière nous, je devins pâle et grelottais, comme prise de fièvre (*Jours de famine et de détresse*, 1974: 118)

Elle y reviendra plusieurs années plus tard avec son premier mari, André, mais ses yeux étaient remplis de ses visions de jadis et elle ira à la recherche de la même ville misérable qui avait abrité son enfance, des mêmes quartiers. Elle se complaira à visiter les impasses insalubres, et à les montrer à André pour lui faire comprendre sa première enfance. Chaque coin lui fera penser à ses parents, à toute sa malheureuse famille. Pour Keetje la belle ville bâtie au XIX^e siècle n'existait pas, seulement celle où:

des générations d'enfants se sont étiolés dans ses caves inondées et ses impasses empuanties, comment des générations d'adultes s'y sont rhumatisés, ont vu leurs dents tomber et leur cou se couturer, comment des générations de vieillards y sont morts impotents et hydripiques. J'ai habité presque tous les quartiers de la ville, et je connais l'odeur de ses canaux et de ses égouts (*Keetje*, 1987, 158)

La misère l'a pénétrée à tel point qu'elle ne pourra pas s'en débarrasser, la nostalgie de la ville perdue ne l'a pas quittée mais elle va regretter de l'avoir récupérée:

À Bruxelles, j'ai constamment la nostalgie d'Amsterdam, je n'aurais pas cependant dû y revenir (*idem*)

Récupérer cette ville c'était récupérer tout un passé haï mais aussi regretté.

Sa rencontre avec le Musée va lui faire changer son point de vue sur la ville. La jeune Keetje découvrira une nouvelle Amsterdam, celle qui renfermait cette beauté qu'elle avait tant cherchée pendant toute une longue partie de sa vie. À partir de ce moment magique *L'emballage artistique* va s'emparer d'elle et ne verra que *beauté*. Les souvenirs de cette promenade juvénile vont se concrétiser par des descriptions minutieuses des belles maisons au bord du Canal des Seigneurs, ou du Oude Waal et du Binnenkant. Mais elle se sentira encore une fois attirée par un quartier, celui qui l'avait vue exercer son premier métier comme vendeuse de poterie, le quartier juif. A nouveau ce sentiment contradictoire d'amour-haine va diriger ses pas vers la misère.

Bruxelles sera l'autre ville qui va marquer l'existence de Keetje. Dans les souvenirs de la narratrice elle restera le lieu où se produiront toute une série d'expériences nouvelles, de changements décisifs qui conduiront l'héroïne vers le bonheur.

Comme dans le cas d'Amsterdam, les rues, les parcs, les beaux quartiers bruxellois en eux-mêmes ne seront pas l'objet des souvenirs de Keetje, ils ne deviendront que des lieux de passage, de simples décors. Bruxelles et ses habitants restera dans sa mémoire comme la ville capable de lui rendre la confiance:

Le lendemain nous retournâmes à Bruxelles. Quand notre fiacre monta le long du Jardin Botanique, je me sentis si contente que je m'écriai:

—André, je ne voudrais plus vivre là-bas. Bruxelles est plus gai, et ces grosses trognes brabançonnnes ont quelque chose de bon enfant, de plus généreux qui me donne confiance... (*Keetje*, 181-82)

Au moment où la narratrice reviendra à son présent immédiat, elle se sentira de nulle part, elle va expérimenter un sentiment de déracinement. Les différentes villes qu'elle va visiter lui paraîtront hostiles: Paris, Genève, Amsterdam, Bruxelles. Elle se sentira *étrangère partout*, sans racines nulle part.

Les villes n'ont existé pour Keetje que par le passé qu'elles renfermaient, à partir du moment où ce passé n'a aucune trace dans le présent, elles cessent d'exister. C'est avec la campagne qu'elle va s'identifier dans sa maturité heureuse.

Le point de vue de la protagoniste sur les choses et sur les personnes ne pourra jamais être objectif, elle s'en voudra de les récupérer sous le poids de ses souvenirs malheureux. Elle sera torturée par un passé qui l'empêchera de voir la réalité telle qu'elle avait existait:

Parce que j'ai passé par ces tortures, je ne peux plus jouir de la nature et de l'art, sans que vous vous interposiez entre moi et l'image enchanteresse. Toute mon enfan-

ce, toute ma prime jeunesse, ma santé, n'est-ce pas assez? ou cela m'a-t-il ôté le droit de jouir de la vie? (*Keetje*, 196)

REFERENCIAS BIBLIOGRÁFICAS

- AYGUESPARSE, A. (1946): *Les romans en Belgique: Neel Doff*.
BERNARD, M. (1975): «Une lecture de Neel Doff». *La Nouvelle Revue Française*. 27. p. 116.
DOFF, N. (1921): *Keetje trottin*. Paris: Les Éditions G. Crès.
— (1987): *Keetje*. Bruxelles: Ed. Labor.
— (1974): *Jours de famine et de misère*. Bruxelles: Babel.
LEFEVRE, F. (1929): «Une heure avec Neel Doff». *Les Nouvelles Littéraires*.